

L'essor

n°1 - février 2010 - paraît 6 fois par année

Editorial

La fraude fiscale, vol légal!

«La fraude fiscale est un mal de tous les pays capitalistes. La Suisse n'échappe pas à l'injustice qui en découle. Ses lois fiscales, pas plus qu'ailleurs, ne corrigent réellement les scandaleuses disparités de revenu et de fortune. On dit même à juste titre qu'elle est une oasis fiscale. Nombre de ses institutions, au premier rang desquelles il faut placer le secret bancaire, sont une aubaine pour les grands possédants. Plaque tournante des multinationales, superpuissance financière, elle est au carrefour des brasseurs d'argent qui utilisent notre système bancaire pour frauder le fisc et léser gravement les intérêts des travailleurs».

Ces phrases datent de 1978 déjà. Elles sont reprises intégralement du préambule d'un

petit livre rédigé par André Hofer, alors réviseur fiscal à l'administration neuchâtoise des contributions, et intitulé tout simplement «La fraude fiscale en Suisse».

Aujourd'hui, rien n'a changé, sinon que la récession a vidé les caisses des collectivités publiques et que celles-ci cherchent enfin à récupérer les milliards qui échappent à l'impôt. Il ne faut cependant pas tomber dans la naïveté. Certains Etats n'ont pas brusquement trouvé le chemin de la raison: ils attaquent la place financière suisse pour mieux défendre la leur.

Il est temps d'abolir le secret bancaire et de rappeler que la fraude fiscale est purement et simplement du vol. Une mère de famille qui commet un petit vol à l'étalage pour donner à manger à ses enfants est montrée du doigt et condamnée par un tribunal. Au contraire, le fraudeur qui se fait attraper s'en tire avec une amende mais échappe à toute condamnation judiciaire.

Même si nous avons peu d'admiration pour certaines lois américaines, il en est une que nous approuvons pleinement: la fraude fiscale est un délit pénal aux Etats-Unis. Le jour où la législation suisse punira de prison les escrocs du fisc, ceux-ci y regarderont certainement de plus près avant de dissimuler leur fortune. La morale y gagnera et la pression sur les petits et moyens contribuables diminuera.

Comité rédactionnel de *l'essor*

A méditer

«Le mal aime la surabondance matérielle et celle-ci se manifeste dans nos sociétés à un degré indécent. La puissance de la spéculation financière, la ruine des petits par les gros, le culte de la puissance économique sont monstrueux! Ce monde devient plus difficile à vivre, car l'esprit n'y a que peu de place».

«Le riche écrase le pauvre, la belle femme humilie celle qui est laide, le jeune élimine le vieux. C'est pourquoi le Christ est toujours du côté des perdants. Jusqu'au Golgotha. Le don de sa vie sur la croix est la seule victoire dans l'absolu».

Georges Haldas

Créativité versus productivité

«*Reste à développer tout ce qui n'affecte pas la Terre; il se trouve, quelle chance! que les activités qui nous apportent le plus de satisfaction, la recherche, la création de la beauté, l'éducation, la lutte contre les maladies, se rangent dans cette catégorie.*» (Albert Jacquard, *Le compte à rebours a-t-il commencé?* Stock, 2009).

Le corollaire de cette alternative serait: tout ce qui affecte la Terre n'est plus à développer, mais, au contraire, à proscrire. Un siècle de développement productiviste effréné, soit produire pour le seul profit des possesseurs des forces productives, aura suffi à rendre la Planète menaçante pour des millions d'êtres humains qui l'habitent et en vivent.

Il aura fallu plusieurs décennies pour qu'apparaissent les premiers symptômes du fiasco engendré par un mode de production fondé sur le pillage rédhibitoire des ressources de la nature et le rejet de leurs déchets dans cette même nature.

Les belles promesses de progrès, de croissance, de développement, ont été progressivement contredites lorsque les pertes du productivisme purent enfin être comparées aux bénéfices escomptés. C'est le tragique revers d'une médaille dont on ne voyait, hier encore, que la face aimable et avenante d'une *American Way of Life*.

La liste des pertes de ce qu'il convient d'appeler «production destructive» ou «destructivisme» s'allonge de jour en jour: exodes de la faim, de la désertification, de la montée des eaux, des pandémies, intoxications de masse par les toxiques, cancérigènes, radioéléments omniprésents, dégradation des conditions de vie, y compris dans les continents dominants... A ce sujet, on apprend que dans le pays le plus prédateur de ressources et le plus pollueur, le sixième des Etatsuniens a souffert de la faim au cours de l'année 2008 (Les Échos, 17.11.09). Mais la faim s'accroît dramatiquement puisque l'année qui s'achève aura été celle des

pires sécheresses dans l'ensemble des continents (24H, 6.10.09). Qu'est donc devenue la «société d'abondance» qui nourrissait l'espoir de l'humanité?

«*La société d'abondance est une société qui, disposant d'innombrables marchandises, manque des nécessités fondamentales de la vie: de l'air respirable, de l'eau pure, de la nourriture saine, de l'espace, du temps et du calme.*» (Maria Mies et Vandana Shiva, *Ecoféminisme, L'Harmattan*, 1999).

L'insolent «mode de vie» imposé par le productivisme triomphant, repris jadis par l'URSS, singé par la Chine, l'Inde, le Brésil et propagé comme une plaie à travers le monde, a échoué et entraîné l'humanité dans une impasse. L'économie des pays dits «développés», que l'on croyait jadis exemplaire et prometteuse, est devenue le contre-modèle à proscrire. S'il continuait d'être contrefait par les peuples démunis, une catastrophe planétaire serait plus proche encore qu'elle ne l'est actuellement. Que cela plaise ou non, le mode de production issu des révolutions industrielles et détourné de ses extraordinaires potentialités a échoué. Ceci, quel que soit le régime politique, capitalisme ou socialisme bureaucratique, démocratique ou dictatorial, qui l'ait suscité, en contraignant leurs populations à trimer, consommer, piller et polluer de plus en plus inutilement au détriment de leur propre épanouissement. Au cours du siècle passé, le développement scientifique et technique a apporté suffisamment de solutions permettant de satisfaire nos besoins matériels pour que l'intelligence collective puisse s'attaquer aux questions urgentes. De plus, les effets du productivisme sont suffisamment désastreux pour que l'on bride au plus vite son emballement. Cela implique que l'humanité puisse penser par elle-même, en faisant taire les faux prophètes de la croissance durable, autant que ceux d'une décroissance discriminatoire qui priverait des millions d'êtres aux abois de leur minimum vital. Libé-

rés des propagateurs fanatiques du diktat productiviste, nous cesserons d'y sacrifier notre liberté, notre indépendance ainsi que tout ce qui dans ce monde et sa nature nous est cher.

«*En fait, le royaume de la liberté commence seulement là où l'on cesse de travailler par nécessité et opportunité imposée de l'extérieur.*» (Karl Marx, *Le Capital*, La Liberté de l'homme).

Il ne s'agit plus d'inventer l'énergie «propre», le puits sans fond qui «piégerait» le carbone, le stockage «sûr» qui protégerait pendant cent siècles nos déchets radioactifs, la voiture «innovante» qui roulerait sans carburant et autres mouvements perpétuels, pierres philosophales, quadratures du cercle et autres fils à couper le beurre. Ce sont là de faux problèmes tout juste bons à nous détourner des questions urgentes qui demandent la réflexion et la concertation libre de toutes et tous.

Les problèmes passionnants ne manquent pas. Par exemple, comment parvenir à faire cesser définitivement les émissions inutiles de gaz à effet de serre, arrêter et démanteler sans risques et au plus vite toute centrale nucléaire, mettre fin aux guerres de pillage, consommer sans gaspiller, se nourrir sans piller la planète ni affamer nos semblables... Il ne s'agit donc plus de prioriser la production, mais la création d'un autre mode de vie qui permette à l'humanité de survivre mieux et le plus longtemps possible.

Au stade actuel de l'histoire humaine, les réformes économiques ou démocratiques, les révolutions culturelles ou politiques, ne suffiront plus. Pour survivre et s'épanouir, il faudra renverser la dérive matérialiste par l'insurrection des consciences, un «retour en avant» en quelque sorte. La renaissance créatrice et libératrice qui en résulterait pourrait ressembler à celles que l'humanité a souvent dû accepter pour ne pas disparaître.

François Iselin

Pour une fois, ce forum n'a pas besoin d'une longue introduction, les textes publiés disant tout ou presque sur le sujet. Un merci tout particulier cependant à Mireille Grosjean des Brenets, enseignante en langues étrangères (1970-2008) et co-présidente de la Société Suisse d'Espéranto, qui nous a fourni l'essentiel de la matière de ce forum.

$n(n-1)$

L'Union Européenne compte en 2010 27 Etats-membres. Le centre administratif se trouve à Bruxelles. L'UE utilise-t-elle 27 langues? Non, 25, car la Belgique utilise les langues de ses voisins, le français et le néerlandais, et l'Irlande n'a pas, dans un premier temps, voulu imposer sa langue. L'UE travaille donc sur 25 langues. Mais elles ne sont pas toutes sur le même pied, et vous constaterez comme moi une grande injustice dans ce qui va suivre.

A l'origine de l'UE, chaque pays arrivant dans le cénacle de cette entité politique amenait sa langue et les frais de traduction étaient pris en charge par l'UE. Lors de la dernière extension vers l'Est qui a mené l'UE à 27 Etats, le pouvoir central a informé les nouveaux membres qu'ils devaient choisir une langue. Si cette langue était une langue jusqu'alors non utilisée à Bruxelles, la traduction serait à leur charge. Bien sûr, les Etats de l'Est de l'Europe ont choisi l'anglais au détriment de leur langue.

A Bruxelles, chaque langue se voit utiliser une couleur de papier. Le traité de Maastricht apparaît donc comme un livre où on peut voir sur la tranche diverses couleurs, chaque couleur correspondant à une langue. Lors de l'arrivée de la Grèce dans l'UE (qui ne s'appelait pas encore Union à cette époque), les Grecs se sont rendus au siège de l'administration dans le but de choisir une teinte de papier pour la langue grecque, qui a amené aussi d'autres signes graphiques, soit dit en passant. On leur a montré divers coloris et ils se sont décidés pour un vert pâle tirant un peu sur le bleu. Ils ont ensuite demandé: «Comment appelez-vous cette couleur?» «Turquoise», leur a-t-on répondu. «Impossible!» ont répondu les Grecs, et ils ont repris l'étude de toutes les couleurs pour en choisir une autre. L'ancienne animosité Grèce-Turquie a joué un rôle à ce moment-là (anecdote entendue de première main de la bouche d'un interprète grec).

Au niveau de l'interprétation, on traduit du français vers les autres langues, vers 24 langues. On traduit de l'allemand vers 24 langues. On traduit de l'anglais vers 24 langues, du portugais vers 24 langues, etc. On a donc un nombre de traductions équivalant à 25×24 , $n(n-1)$. Il faut également tenir compte du fait que chaque interprète traduit en direction de sa langue maternelle; il faut donc une personne pour traduire du portugais en finnois et une autre pour traduire du finnois en portugais. De plus, les interprètes traduisent en interprétation simultanée durant 20 minutes puis c'est un collègue qui prend le relais, parfois au cœur d'une phrase. Il faut donc trois interprètes par heure. En effet, l'interprétation simultanée est un exercice hautement fatigant. La preuve en est la remarque d'un architecte: quand on construit un centre de congrès, on installe dans les cabines de traduction une ventilation qui fonctionne trois fois plus vite que celle de la salle de conférence. L'interprète transpire comme un sportif!

Quelle est la langue étrangère la plus difficile à apprendre? La première! Sauf si la première est l'espéranto. Pourquoi? Au moment de l'apprentissage de la première langue étrangère, on doit se distancer de la sienne propre. C'est le moment difficile et délicat. Face à l'espéranto, langue régulière et gratifiante, on se lance sans peine. Par la suite, on apprendra facilement d'autres langues. C'est la valeur prophétesque de l'espéranto.

On considère que l'interprétation fonctionne à 80%, donc redonne environ 80% du sens de la phrase en langue source. Or les interprètes

font souvent des relais: un interprète traduit de l'allemand vers l'anglais et les autres interprètes traduisent de l'anglais vers les autres langues. Combien fait le 80% de 80%? Un peu de maths, cher lecteur, chère lectrice! On arrive à 64%. Une misère, quoi. Vivent les incidents diplomatiques! L'exemple avec l'allemand au départ n'a pas été choisi innocemment. En effet, tous les interprètes vous le diront, l'allemand est la langue la plus gênante à traduire, car le traducteur doit attendre le dernier mot (particule verbale, verbe conjugué, participe passé) pour capter le sens et pouvoir commencer de parler. Donc il y en a un qui s'y colle et les autres travaillent sur la base de l'anglais ou d'une autre langue. C'est cela, le relais.

Comment va évoluer l'Union Européenne? Quelle solution trouver au problème de la communication? Mandaté par le gouvernement français, le professeur François Grin, de l'Ecole de Traduction et d'Interprétation (ETI) de l'Université de Genève, analyse diverses stratégies. Tout d'abord il y aurait la possibilité de regrouper les langues en familles, ce qui permettrait de réduire le nombre de traductions nécessaires. On pourrait imaginer un groupe latin comprenant le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le roumain. Les locuteurs de ces langues seraient entraînés à comprendre ces autres langues et on interpréterait vers ce groupe plutôt que vers chacune de ces langues. On pourrait créer un groupe de langues scandinaves, un groupe de langues d'Europe orientale... et ainsi limiter les axes de traduction. Une autre stratégie soulignée par le professeur Grin est l'usage de l'Espéranto comme langue pont. Si on traduit de chaque langue vers l'Espéranto et vice-versa, on a la formule $2n$. Selon la formule $n(n-1)$, on atteint 600 axes de traduction nécessaires. Selon la formule $2n$, on arrive à 50. L'économie est évidente.

Six langues pour 6000 langues

On suppose, on estime, qu'il existe environ 6000 langues différentes dans le monde. Langues, dialectes, créoles, langues planifiées, langues révisées ou rinnovées, la diversité est grande.

Il disparaît des dizaines de langues par année. Or la diversité mentionnée plus haut est précieuse comme la diversité des espèces. Il faut donc s'impliquer pour sauvegarder la diversité culturelle et linguistique. Que diriez-vous d'un monde où tout le monde porte des jeans, des baskets, des T-shirts, écoute de la musique pop et parle... devinez quoi...

L'Académie des Sciences de France a décidé de n'utiliser plus que l'anglais. Dans nos universités et écoles polytechniques, bien des cours se donnent en anglais. Bien sûr, l'anglais est la langue de l'informatique, du «business», de l'aviation, domaines très importants au XXI^e siècle. Mais cela pourrait suffire. Les ouvrages de Charles Durand traitent de ce cataclysme. Disons OUI à la diversité des cultures et des langues et NON au rouleau compresseur de l'anglais.

L'organisation supra étatique mondiale s'appelle l'Organisation des Nations Unies, l'ONU. Elle a décidé d'utiliser six langues: l'anglais, le français, l'espagnol, le russe, l'arabe et le chinois. En principe, tous les textes sont traduits dans ces six langues. Les documents en attente de

traduction atteignent des tonnes... Souvent, on a deux ou trois versions, rarement les six. Parfois on n'a que l'anglais.

Dans les séances plénières, les interprètes permettent aux représentants des Etats-membres de suivre les débats dans les six langues. Dans les groupes de travail, on n'utilise souvent que l'anglais sans interprétation. Or il faut remarquer que, dans les pays africains francophones par exemple, les gens ne parlent pas du tout anglais. Ils sont par conséquent exclus de ces groupes de travail et s'en plaignent vigoureusement.

Le site de l'ONU consacré aux femmes UNIFEM (www.unifem.org) est uniquement en anglais!

Quand on entend certains délégués peiner à s'exprimer en anglais ou dans une autre langue officielle de l'ONU, on voit bien que la situation est injuste et antidémocratique. Prenons un exemple: un Anglais parle avec un Japonais, leur langue commune est l'anglais. Pendant que le Japonais cherche ses mots, l'Anglais cherche ses arguments! On s'exprime de manière plus différenciée, précise et rapide dans sa langue maternelle, c'est évident.

Au Conseil des Droits de l'Homme de l'ONU, on a entendu: «*La parole est au représentant de la Tunisie*». «*Merci, monsieur le Président!*»... suite en arabe... Bravo! Il était clair

que le Tunisien en question parle aussi bien le français que n'importe quel Français, Suisse romand, Belge ou Québécois. Mais il a choisi de s'exprimer en arabe et il a bien fait.

Et la Suisse dans ce concert des nations? Elle s'exprime en français, fait assez logique, puisque le français est une langue officielle de l'ONU et de la Suisse. Le choix de la langue n'est jamais innocent. Pour vendre un produit, pour convaincre une personne, on va utiliser la langue de cette personne pour gagner en efficacité. Dire bonjour dans la langue de l'autre est un geste d'accueil. Mais quand on représente un Etat ou une population, on va utiliser une langue de cet Etat ou de cette population, si possible.

Note sur l'allemand. L'allemand est une langue très importante au niveau suisse. Egalement au niveau européen. C'est la langue qui compte le plus de locuteurs dans l'Union Européenne. Au niveau mondial, à l'ONU, l'allemand n'existe pas.

Comme l'a bien dit un professeur de langue de l'Université de Neuchâtel, les questions de langues reposent toujours sur des aspects de politique, de pouvoir et d'émotions. On ne peut donc pas parler de choix de langues comme on parle d'achat de machines ou de fabrication de bière.

Mirejo

On marche sur deux pieds

Comparons un pays d'Afrique et la Suisse alémanique. Etrange démarche, direz-vous. Pourtant, sur le plan linguistique, on observe un point commun: l'usage quotidien de deux langues. En Afrique coexistent même plusieurs langues. Les linguistes parlent de diglossie pour l'usage de deux langues. Le mot «polyglossie» existait-il? Je ne le sais pas, et pourtant, il me serait bien utile dans le cas de l'Afrique.

En Suisse allemande, on entend le suisse allemand. Langue? Dia-

lecte? Je ne trancherai pas ici. La langue officielle, dans les textes de lois: «Deutsch», donc allemand, allemand standard, Hochdeutsch, comme disent les Romands, Schriftdeutsch, comme disent les Suisses allemands. Pourtant, on ne l'entend pas en rue, ni même dans les cours d'école. On l'entend plus ou moins dans les leçons, s'il s'agit de leçons de mathématiques, de sciences ou d'histoire. Mais n'allez pas imaginer une leçon de gymnastique en allemand standard ou un cours de cuisine dans la langue de Goethe! Là règne le suisse allemand.

«*Les Suisses s'entendent bien car ils ne se comprennent pas*».

Jean-Pascal Delamuraz

Le suisse allemand s'écrit, dans divers contextes, dans les courriels et les SMS, messages-textes. Dans une publicité sur une poudre à lessive à la télévision «Schweizer Fernsehen (SFDRS)», on peut entendre:

suite en page 5

- 1) La maman horrifiée qui accueille son enfant tout crotté après des jeux dans la boue: suisse allemand.
- 2) Le scientifique qui vient parler des enzymes glutons qui vont manger cette vilaine saleté: allemand standard.
- 3) La maman toute souriante qui envoie son enfant jouer dehors et affirme que la poudre XY va résoudre tout problème de saleté qui pourrait survenir: suisse allemand.

Un aspect de la situation linguistique outre-Sarine est semble-t-il unique au monde: pas de répartition par classe sociale. Toute la population utilise le dialecte, du balayeur de rue au conseiller fédéral. Toute personne qui a de l'ambition dans les domaines des

banques, de l'import-export, de la politique, se doit de comprendre le dialecte. Si un Romand s'exprime en allemand standard, ça va. Ses interlocuteurs feront peut-être un effort pour lui parler dans cette langue, mais cet effort ne fera pas long feu. Tout Bâlois, Zurichois ou Bernois retombe dans le dialecte vite fait bien fait. «Chassez le naturel, il revient au galop» disait Moïse.

En Afrique, les colons ont apporté leur langue: français, anglais, portugais, espagnol... Ces langues cohabitent avec les langues locales africaines. Tous les Africains sont bilingues voire polyglottes; ils parlent la langue du village de papa, la langue du village de maman et la langue coloniale. En Afrique du Nord, les Berbères considèrent

l'arabe comme une langue coloniale. On entend en permanence diverses langues, les gens en changent continuellement, même à l'intérieur d'une phrase. On peut parfois entendre une phrase en fon ou en ouolof et remarquer dans une chaîne parlée le mot «photocopie» ou «ordinateur», ces mots n'existant que dans la langue coloniale. Une salade russe donc, un bircher muesli, un doux mélange...

Dans les écoles, il y a des tentatives d'enseigner la lecture et l'écriture dans les langues indigènes. Cela varie de pays à pays. Mais très vite, c'est la langue coloniale qui prend le dessus et devient langue de culture, ou d'acculturation... A vous de voir... Le problème est posé.

MIR

La communication est un cas particulier du malentendu (Bourdieu)

Un bus scolaire ramène chaque jour à leur domicile les écoliers qui habitent dans les fermes autour du village. Un jour, le chauffeur trouve sur son siège un billet avec le libellé suivant: «Tous les élèves ne rentreront pas à 16 heures». Pas de trajet à faire, se dit-il, et il vaque à d'autres tâches. A 17 heures, il rencontre par hasard une mère d'élève très fâchée: «Vous n'étiez pas là pour ramener les enfants comme d'habitude!»

En fait, il y a trois variantes:

Variante 1: tous les élèves prennent le bus.

Variante 2: un certain nombre d'élèves prennent le bus, pas tous.

Variante 3: aucun élève ne prend le bus.

La langue française pose problème: on ne peut pas dire «Pas tous les élèves prennent le bus». En allemand, on pourrait dire: «Nicht alle Schüler...». Interdit en français.

Donc il aurait fallu trouver une formulation plus claire; par exemple: sur 8 élèves, vous n'en aurez que 5. Mieux: Juliette, Corinne et David manqueront à l'appel à 16 heures, ils rentreront par leurs propres moyens.

Le locuteur a une idée dans la tête. Il va l'«habiller» dans une langue qu'il pratique plus ou moins bien, une langue qu'il choisit en fonction de

son interlocuteur. Au moment de la formulation, il peut y avoir des distorsions, des pertes de sens. On ne peut utiliser que ce que la langue choisie offre. Essayez de dire «gemütlich» en français; la langue française n'offre rien de comparable, d'équivalent à ce mot allemand. Au moment de la circulation des ondes, du bruit, de la parole, il peut y avoir un bruit perturbateur, un train qui passe, une mauvaise qualité de micro. Le récepteur va finalement entendre le message et le décoder dans sa tête. Il va le comprendre selon sa maîtrise de la langue utilisée et aussi selon l'humeur du moment. Exemple: si quelqu'un dit: «Juliette est bavarde», Juliette peut comprendre cela comme un compliment, une constatation ou une insulte...

Claude invite Dominique aussi souvent que Camille. Combien de significations à votre avis?

Dans un aéroport, on annonce que les passagers pour... doivent se rendre au hall d'embarquement «gate sixteen». Les Français se lèvent et annoncent: «On doit aller au gate 60». Bruits ambiants, inattention, difficulté de la langue anglaise parlée: résultat = erreur.

Au bilan, on remarque que les sources d'erreur sont légion. Il est in-

diqué, et les pilotes s'entraînent à cela, de donner une quittance au locuteur initial. Imaginez une cuisine où Maman fait frire de la viande. Si le petit Nicolas demande à sa mère «Puis-je prendre ce livre?» et que la mère répond «Oui», il se peut qu'elle réponde oui à son mari qui lui demande au même moment si elle a déjà lu telle nouvelle dans le journal et que Nicolas considère ce oui comme la réponse à sa question à lui. Elle aura avantage à dire clairement à Nicolas: «Oui, bien sûr, tu peux prendre ce livre.» Imaginez un secrétaire qui note un numéro de téléphone: null zweiunddreissig achtundneunzig vierundfünfzig vierzehn. Il aura avantage à donner quittance en répétant: null drei zwei neun acht fünf vier eins vier. En français aussi, avec les quatre-vingt-cinq et soixante-quatorze, le même problème se pose. Si on vous donne un rendez-vous à huit heures et quart, il serait indiqué de confirmer en disant vingt heures quinze. Si votre interlocuteur veut vous voir au petit déjeuner avec café et croissants, il ne manquera pas de corriger en disant: «Non, huit heures du matin.» Il y a des rendez-vous à ne pas manquer...

Andrée de la Brenassière

Tous des traîtres

Traduttore, traditore (proverbe italien: traducteur, traître)

On parle du cinéma, le septième art. On parle de la bande dessinée, le huitième art. On parle de la traduction, le neuvième art. En effet, la traduction est un art, surtout la traduction littéraire. Imaginez traduire un poème...

Précisons deux axes: la traduction, qui se fait par écrit, et l'interprétation, qui se fait par oral. Dans l'interprétation, il y a la variante «Interprétation simultanée» et la variante «Interprétation consécutive» où l'interprète parle après l'orateur.

La traduction écrite se fait beaucoup. En principe, chaque traduction est révisée par une autre personne. En Suisse, nos lois sont souvent rédigées en allemand et ensuite traduites en français et en italien. On lit souvent au bas d'un règlement: «Le texte allemand fait foi». Au Canada, les experts s'asseyent ensemble et rédigent les lois simultanément en anglais et en français: une autre approche.

Il existe des logiciels informatiques qui traduisent. Souvent, il s'agit de traduction de modes d'emploi où on lit: «Pressez ce bouton!» ou de petites phrases de ce genre. Mais dès qu'on entre dans des textes plus élaborés, ces systèmes montrent leurs limites. On a souvent des systèmes où la machine propose diverses variantes et où le «post-rédacteur» choisit la variante qui convient par un clic de souris. On a donc là une intéressante collaboration entre l'être humain et la machine.

J'ai voulu une fois savoir le coût de notre plurilinguisme suisse et j'ai écrit à la Confédération. Mission impossible: on m'a répondu que chaque office fédéral avait son poste de traduction aux dépenses et qu'on ne pouvait donc pas me donner de chiffres. Il serait pourtant intéressant de comparer le budget administratif de la Suisse avec celui du Danemark ou des Pays-Bas, pays de grandeur comparable mais monolingues.

Le «système suisse» est bien connu mais n'est pas exportable: chacun

parle sa langue et comprend la langue de l'autre. Ce qui revient à dire qu'un Romand parle français et comprend l'allemand et l'italien, et ainsi de suite. Sur trois langues, ça peut aller. Il y a l'interprétation simultanée au Conseil National, pas au Conseil des Etats, à Berne. Pour utiliser l'interprétation, les conseillers doivent porter une oreillette sur leur oreille, ce qui rend visible leur incompetence en langue. Donc ils préfèrent ne pas utiliser l'oreillette, au risque de ne pas comprendre la finesse des débats. Libre à vous de les juger... Dans les commissions ou discussions en groupes, il n'y a bien sûr pas d'interprétation. Certains politiciens ont vu leurs espoirs de se faire élire à Berne détruits pour cause de manque de capacités en langues.

«Qui ne sait pas de langues étrangères ne sait rien de la sienne propre».

Goethe

Un aspect un peu surprenant du problème de l'interprétation: il est inscrit dans le contrat des interprètes qu'ils doivent «voir» la salle de réunion où se trouvent les intervenants. On peut donc voir la galerie des cabines des interprètes. Mais au fait: la technique moderne permettrait sans problème que les interprètes soient à un autre étage de l'édifice, ou même dans un autre bâtiment ou même dans une autre localité... Musique d'avenir? Une fois, j'avais une personne très qualifiée pour me traduire de l'espéranto vers le japonais. J'ai expliqué comment les Suisses doivent mâcher, avaler et digérer les différences culturelles qui existent entre les germanophones, les francophones et les italophones. La personne qui traduisait a prononcé une phrase très courte et je suppose qu'elle a laissé de côté l'expression concrète, trop concrète, que j'avais utilisée et qui ne lui plaisait pas, peut-être... L'interprète a-t-il le droit de raccourcir, d'appauvrir, de résumer de cette manière?

J'ai longuement discuté avec des interprètes de l'Union Européenne. Une de mes questions était: si le texte est flou, le traducteur ou l'interprète a-t-il le droit de préciser, de compléter, de clarifier, au cas où il connaît suffisamment le sujet? La réponse est NON. L'orateur a choisi le flou et le traducteur doit respecter ce flou. Tâche difficile... Autre tâche difficile: traduire des insultes ou des injures... Quel terme correspond exactement à «imbécile» ou à «filou»?

L'interprète capte le sens dans la langue source et le redit dans la langue cible. Quand on traduit un politicien qui pratique la langue de bois, cela devient ubuesque: la phrase dite comprend 30 syllabes, la phrase traduite une petite dizaine... Comment rendre les formules vides de sens et les divers «euh... euh...»... L'interprète travaille comme le trapéziste, sans filet.

Je travaille à l'ONU à Genève au nom de l'Association Universelle d'Espéranto qui est une Organisation Non Gouvernementale (ONG) en relation avec l'ONU. Cela me permet d'observer quelle langue les représentants utilisent et comment l'interprétation fonctionne. Et bonjour les pannes, les erreurs et les silences... Je suis en train d'en dresser la liste, au cas où une personne s'intéresserait à faire une étude scientifique sur ce problème. Au Conseil des Droits de l'Homme, on parlait de la pauvreté, et un représentant a parlé d'un salaire minimum de 30 euros. Ensuite, quelqu'un a repris cette valeur en disant 30 euros et le premier a tenu à rectifier en affirmant qu'il avait dit 13. 30 était une erreur des interprètes, erreur faite sur la base de l'anglais «thirteen» qui ressemble trop à «thirty». Là, on touche à un autre problème: l'anglais convient-il pour des échanges interculturels? Vaste problème traité ultérieurement.

Mireille Grosjean

Langues dociles, langues hostiles

«*La belle langue française est perdue [...] Les inventeurs ont puisé dans le vocabulaire anglais leurs plus déplaisantes appellations; les maquignons pour leurs chevaux, les jockeys pour leurs courses, les philosophes pour leur philosophie, ont trouvé la langue française trop pauvre et se sont rejetés sur l'étranger! Et bien! tant mieux! qu'ils l'oublient!*»

Jules Verne, Paris au XX^e siècle, Hachette 1994, p.115

Que de langages différents! Maternel, familial, étranger, naturel, universel... mais encore, combien traître peut être la langue que nous préférons! Celle docile qui nous parle et que l'on parle pour dire nos rêves, désirs ou douleurs. Et celle hostile, qui ment pour détruire.

Quelles nuances différencient la même expression «*Lève-toi!*», «*Stand-up!*», «*à Levántese!*» lorsqu'elle est hurlée à un proscrit, beuglée au détenu, ou alors susurrée à un malade, comme «*Prends ton lit et marche!*», ou dite tendrement à l'oreille d'être chers pour leur annoncer qu'un jour nouveau vient de poindre?

«*Avant de maîtriser une langue, il faut la massacrer.*»

Proverbe italien

Pour vous démontrer cette ambivalence des langues, permettez-moi de délier celle de ma vie!

Parlez-vous français?

Comme la première personne rencontrée sur terre fut ma mère, qui le préférerait au provençal de ses ancêtres, à l'anglais de sa meilleure amie et au bâlois de son mari, ce fut ma première langue. Parlée, s'entend, car jusqu'à dix-huit ans, incapable d'en écrire le moindre mot, j'étais la honte de ma classe, parmi les premiers en orthographe espagnole certes, mais le dernier en dictées de français, alors que je le parlais couramment. L'Alliance Française de Montevideo m'apprit non seulement à rédiger, mais me fit découvrir sa littérature: une révélation! D'utilitaire, elle devenait la médiation des pensées les plus riches et des plus belles inspirations. Dès lors, chansons, poésies et romans enchantèrent mon enfance.

Você fala Brasileiro?

Voisin du puissant Brésil, notre petit Uruguay d'adoption faisait mine d'état croupion. Craignant l'invasion culturelle, commerciale ou guerrière, nous n'aimions pas ce peuple qu'on trouvait arrogant. Pour nous en moquer, nous reprenions le commentaire dont ils qualifiaient chacun de leurs exploits: «*O mais potente do mundo*». Leur équipe de foot, leurs carnivals, leurs pépées étaient les plus puissants du monde. Aujourd'hui c'est sans doute leur soja transgénique, leur déboisement, leurs agrocaburants et bientôt leurs jeux olympiques...

Fala Português?

A peine débarqué dans le port de Lisbonne, je me suis aperçu que mes quelques notions de brésilien n'étaient d'aucune utilité. Les Portugais, sous la coupe du dictateur Salazar, faisaient en sorte qu'il nous fut impossible, car

dangereux, de nous comprendre. Alors, en attendant un hypothétique train pour la Suisse, je rongais mon frein à Cascais, à la Rua da Saudade. «*Saudade*», mot magique comme le *spleen* de Baudelaire. Ce «*regret nostalgique*» fut oublié lorsque la Révolution des Œillets libérait les poésies de résistants, déserteurs et martyres des guerres coloniales et devinrent mes chansons préférées.

Parlez-vous le Suisse?

Nein. Et bien qu'elle fût la langue de mon père, il s'en débarrassa définitivement tout comme du protestantisme, de la Cure familiale à Riehen, de l'héritage militaire, bancaire ou pharmaceutique, pour gagner le Midi. Puis, plus au sud, l'Uruguay, toujours en quête de soleil et de chaleur humaine, seule la Terre de Feu et un myélome pouvaient l'arrêter!

Parlate italiano?

Malgré la dominante espagnole, langue de mon cœur, l'italien m'a envahi sans l'avoir jamais appris, parlé, ni lu. Il a surgi sur ma langue comme un bon goût de reviens-y. Je découvris plus tard que c'était la langue que parlait le couple de domestique de mes parents. Petit enfant, je m'y étais attaché faute de greffons familiaux. Et cette langue me revenait comme si elle me fut gravée à jamais. Je la parle mal, mais si je l'aime tant c'est que je n'ai pas eu à subir la verve d'un Duce et autres Legationnistes.

«*Les limites de ma langue sont les limites de mon monde.*»

Ludwig Wittgenstein

Do You Speak American?

i No gracias! Déjà parce nous ne supportions pas qu'une nation s'approprie un Continent! Nous étions autant, même davantage, «américains» que les Yankees, massacreurs d'authentiques Américains. Mais pour les adolescents que nous étions alors, le déploiement ostentatoire de l'invasive armada d'Eisenhower dans la baie de Montevideo nous dégoûta définitivement de son langage. Mondialisée, cette langue devint effectivement celle officielle des prédateurs, marchands et publicitaires. Lorsque je lus Poe et entendis Chaplin, je compris que, comme les médailles, les langues ont deux faces, celle des nombres et celle, cachée, des visages.

La langue est une arme de conquête pour le meilleur et le pire. Offerte, elle enrichit nos cultures, imposée, elle les détruit. C'est ce qu'avait redouté le grand poète nicaraguayen Ruben Dario dans son poème «A Roosevelt»:

«*Eres los Estados Unidos,
eres el futuro invasor
de la América ingenua que tiene sangre indígena,
Que aún reza Jesucristo y aún habla español*»

Plus que par les armes, le «futur envahisseur» dominera en épuisant le sang indigène, en dénigrant sa spiritualité et en muselant sa langue vernaculaire. Qui donc chantait «*Le poète a toujours raison?*»

François Iselin

«Japonaiseries»

L'apprentissage du japonais permet un voyage exotique. On quitte nos racines grecques et latines, on se confronte à des phénomènes nouveaux et inattendus. Dépaysement garanti. Distinguons tout d'abord l'écriture, difficile, de la langue parlée, plus facile. Le japonais s'écrit verticalement de droite à gauche ou horizontalement de gauche à droite. Les enfants apprennent en première primaire ces deux manières.

L'écriture se compose de quatre axes, quatre systèmes, quatre alphabets. Le plus connu est celui des idéogrammes, appelés «kanji». En voici quelques-uns:

関東
連盟
掲示板に投稿

À l'école primaire et secondaire, les enfants doivent en apprendre 1950, à raison d'environ 300 par année pendant neuf ans d'école obligatoire. Cela veut dire que ce n'est qu'à la fin de la neuvième année d'école qu'ils peuvent lire le journal. Les idéogrammes se classent par nombre de traits ou par radicaux, les radicaux étant des parties d'idéogrammes dessinées toujours à gauche ou au-dessus du dessin. Les Chinois utilisent les mêmes idéogrammes, ainsi que les Taiwanais. Mais certaines modifications récentes ont été faites dans certains de ces trois pays et pas dans les autres; il y a donc des différences.

Il existe beaucoup d'homophones; si deux Japonais discutent sur le mot «ju», ils vont, pour être sûrs qu'ils parlent de la même chose, dessiner du doigt l'idéogramme dans leur main. En effet, l'acte de dessiner un idéogramme se fait toujours rigoureusement de la même manière. On enseigne les idéogrammes aux enfants en les leur dessinant dans le dos avec le doigt.

Un idéogramme représente une idée. Un dessin pour «manger», un dessin pour «dormir». Certains idéogrammes se composent de deux autres idéogrammes. Par exemple, l'idéogramme «mère» et l'idéogramme «enfant» réunis signifient «amour». L'idéogramme «arbre» et l'idéogramme «humain» réunis signifient «repos». L'idéogramme constitué de trois fois l'idéogramme «femme» se lit «kashimashi» et veut dire «bruit de babil»... Sans commentaire... Pour bien comprendre les idéogrammes japonais, il faut donc lire entre les traits...

Chaque idéogramme a deux lectures, l'authentique lecture japonaise et la lecture à la chinoise. Pour cette raison, l'idéogramme «montagne» se lit «yama» ou se lit «san». On peut donc dire Mont Fuji, Fuji San ou Fuji Yama.

Au jardin d'enfants, les petits apprennent tout d'abord l'alphabet nommé «hiragana». Il est tout à fait phonétique, un signe signifiant une syllabe. En voici quelques-uns:

の
があったことを
よりお
らせいたします

Il existe un autre alphabet phonétique et syllabique, les «katakana». Ils s'utilisent pour les onomatopées, les arbres et les mots étrangers. Exemples: hote-ru = hôtel, a-i-su-ku-ri-mu = icecream. Ma-ku-do-na-ru-do = Mac Donald.

エスペラント = e-su-pe-ra-n-to (espéranto)
グループ = gu-ru-pu (groupe)

On arrive à la quatrième variante, celle que nous utilisons dans presque toute l'Europe: l'écriture latine. Les Japonais l'appellent «romaji». Les enfants l'apprennent en quatrième année primaire et l'utilisent pour l'algèbre.

Du côté de la langue parlée, on observe des phénomènes simples: pas de conjugaison des verbes, pas de singulier-pluriel, pas de masculin-féminin. Il n'y a que cinq sons vocaliques: a, i, u, e, o. Le r et le l ne forment qu'un seul son, de même que le f et le h. Il y a plein de u muets. Mais il y a des présents très polis, des présents moyennement polis, des présents peu polis; idem pour les passés... Idem pour des mots comme «merci». Regardez: d'une manière dite virile, un homme va dire «domo». Un enfant va dire «arigatto». Une femme dira «domo arigatto gozaimasuta». Un homme dans une fonction de vendeur s'exprimera dans une attitude de soumission envers l'acheteur en utilisant la forme longue, féminine, la plus respectueuse.

L'aspect de la communication le plus différent par rapport à notre façon de communiquer consiste à savoir ce qu'on dit à qui, quand, comment. Exemple: chez nous: «Qui ne dit rien consent». Au Japon, un silence veut souvent dire non car il est impoli de dire non. Poser deux fois la même question à un Japonais correspond à une insulte. Autre aspect: ne demandez pas à un Japonais «Est-ce que la gare est là?» en montrant la direction est, car si la gare est à l'ouest, il est capable de vous dire oui par politesse et d'ensuite vous expliquer comment vous pourrez atteindre la gare en faisant un détour par l'est. Demandez plutôt: «Où est la gare?». Evitez les questions en Y comme «Voulez-vous du thé ou du café?» car vous entendrez souvent la réponse «oui» ou bien rien du tout. Cette stratégie n'existe pas en japonais. Relevez que ce genre de problématique ne dépend pas de la langue commune utilisée. On est à l'intersection de la langue et de la culture.

Mireille Grosjean

Harmoniser ou ne pas harmoniser...

Nous avons 3,5 langues officielles en Suisse. Curieux! Oui, c'est ainsi. L'allemand (70%), le français (20%) et l'italien (6%) sont nos langues pleinement officielles (pourcents arrondis). Cela signifie deux choses: tout d'abord, chaque loi est traduite dans ces trois langues. Ensuite, tout citoyen peut s'adresser au gouvernement à Berne dans l'une de ces trois langues et recevra une réponse dans la langue qu'il a utilisée. Quant au romanche, la situation est un peu différente: on ne trouve pas toutes nos lois dans cette langue (et quelle langue romanche? car il y en a cinq... mais ceci est un autre article!) Les romanchophones peuvent s'adresser à Berne en romanche et reçoivent une réponse dans leur langue. Le romanche est donc une langue semi-officielle.

Remarque préliminaire et très importante: l'éducation est une compétence cantonale. Ce qui revient à dire que la Conférence des Directeurs de l'Instruction Publique (ci-dessous CDIP) ne peut que proposer et conseiller, mais pas ordonner aux cantons d'entreprendre telle ou telle stratégie.

Traditionnellement, les élèves francophones ont appris tout d'abord l'alle-

mand, qu'on ne peut pas appeler «langue étrangère» puisque c'est une langue nationale... Les élèves alémaniques ont appris d'abord le français. Les Tessinois ont appris le français et l'allemand en même temps.

Après cette étape, les élèves apprenaient ou pouvaient apprendre une autre langue étrangère qui pouvait être l'anglais, l'espagnol, le russe...

Actuellement souffle le vent du «tout à l'anglais». Les cantons romands sont restés fidèles au système qui consiste à enseigner tout d'abord la langue du voisin, donc l'allemand, l'anglais venant ensuite. Certains cantons alémaniques par contre ont décidé d'enseigner l'anglais avant d'enseigner une autre langue suisse. Tollé général. En Suisse alémanique, il y a deux groupes: les anglophiles (on enseigne d'abord l'anglais) et les francophiles (on enseigne d'abord le français). Les anglophiles promettent que, arrivés à l'âge de 15 ans, les élèves pratiqueront tout aussi bien le français que l'anglais. Ce sont ZH, AG, SG, AR, AI, LU, ZG, SZ, GL, OW, NW, UR et le Liechtenstein. Les cantons qui sont restés fidèles à l'ancien système sont les trois cantons bilingues BE, FR et VS, plus BS, BL,

SO et TI. Les Grisons enseignent tout d'abord l'allemand, respectivement l'italien. Dans l'harmonisation qui se met en place actuellement, HarmoS, il est question de divers aspects de mise à niveau mais on constate donc qu'on n'a pas tranché sur la délicate question de savoir quelle langue dite étrangère on allait enseigner d'abord. L'autonomie cantonale reste de mise.

Voir carte sous http://www.edudoc.ch/static/strukturdaten/pdf_visualisierung_f/12_v_FS_1_Sprache_f.gif

Voir tablette sous http://www.edudoc.ch/static/strukturdaten/pdf_visualisierung_f/12_v_FS_Beginn_f.pdf

Dans les textes de la CDIP, on parle de maîtrise d'une langue. Il faut remarquer qu'une langue est un phénomène étendu et sans limites. Il vaut donc mieux parler de pratique courante plutôt que de maîtrise.

Sur la pertinence du tout à l'anglais, on peut se poser des questions. La Suisse doit-elle se jeter dans les bras de la «cocacolonisation»? Ceci est une autre histoire.

Sophie Graubert

Alémaniques et Romands: chiens et chats?

Chacun apprend la langue de l'autre à l'école et les enseignants mettent sur pied des échanges de classes. De plus, les cantons organisent des échanges individuels de vacances pour élèves de 11 à 15 ans.

Lors de ces échanges, les élèves sont supposés se mélanger. Mais lors d'une excursion, on voit les groupes-classes qui restent ensemble. Les Alémaniques parlent alémanique, c'est-à-dire dialecte suisse-allemand. Et les Romands ont souvent l'idée que la communication passe mal à cause de ce maudit dialecte. Mais approchez-vous des Romands en stabulation libre, des adolescents de 14 ans, et vous entendrez: «T'as pas une clope? J'en ai ras le bol. On se tire?» Résultat: les Alémaniques n'ont aucune chance de comprendre si les Romands parlent argot. Sur le plan linguistique, rien à voir entre le dialecte et le phénomène de l'argot. Mais comme

cause d'incompréhension, l'effet est le même.

Les élèves développent diverses stratégies pour se comprendre dans ce genre de situations plus ou moins scolaires: des phrases en diverses langues, des rires, des gestes, des dessins... Quant au choix de la langue, on observe une vaste palette. Comme il n'existe aucune classe purement romande ni purement alémanique, on entend par exemple un Sri Lankais alémanique qui commence à parler tamil avec un Sri Lankais romand. Cela peut être deux Portugais ou deux Albanais. La «mixité» de nos classes permet de telles situations, où deux élèves nouvellement arrivés en Suisse servent d'interprètes dans un groupe linguistiquement mixte. Cette situation se produit durant les premières heures de la rencontre. Ensuite, on passe aux contacts bilatéraux. La plupart du temps, les Romands se mettent à parler l'allemand

et les Alémaniques le français. Ils peuvent ainsi choisir leurs mots, parler à leur rythme, et on évite les problèmes mentionnés plus haut: le dialecte et l'argot.

Ces échanges permettent surtout aux enfants de parler en situation. Ils disent «J'ai faim» quand ils ont vraiment faim, pas quand ils doivent lire la phrase 2 de l'exercice 15. S'ils n'arrivent pas à dire «Ich habe Hunger», ils risquent d'aller au lit sans souper...

Il est important de ne pas imposer une langue. En effet, on tient à sa langue comme à son ours en peluche. L'élève à qui on dit «No french!» se sent violé. Dans un cours de langue, on va faire du théâtre, on va jouer à se parler dans la langue cible. Dans un échange scolaire, mieux vaut que les élèves parlent la langue de leur choix, plutôt que de ne rien se dire.

Mireille Grosjean

Des langues pas forcément étrangères

Une langue n'est étrangère, à mon avis, que si on ne la comprend pas. Peu importe qu'elle vienne d'un pays ou d'une région. Si je suis Français mais que je parle allemand, l'allemand n'est pas une langue étrangère pour moi.

La langue est un élément central de la culture d'un peuple. J'imagine que les langues ont évolué et ont mis du temps pour arriver à une forme aboutie. Elles reflètent donc aussi la manière de penser, de voir le monde. Il y a des mots et des expressions difficiles à traduire. Le mot allemand «Gestalt» est parfois repris tel quel dans d'autres langues parce que sa traduction littérale ne couvre qu'une partie de sa signification (en français les termes figure, forme, taille ne sont que des approximations de «Gestalt» qui les contient toutes). D'autres mots sont simplement repris d'une langue à l'autre parce que ce qu'ils désignent ne se rencontre pas, ou seulement très rarement ailleurs. Le «typhon» est la contraction de «tai phoon», mot chinois signifiant vent très violent. De même le mot japonais «tsunami» signifiant très grosse vague destructrice. Ces phénomènes sont effectivement plus fréquents dans les pays en bordure de mer.

«Je suis laxiste en matière de langue et j'accepte avec joie néologismes et argots, mots étrangers, drôleries, de toutes sortes, fantaisies et calembours... Mais je voudrais que la langue reste claire pour qu'on puisse s'en servir, élégante et légère pour qu'on y prenne plaisir, univoque et vigoureuse pour que l'esprit ne s'y égare pas».

Jean D'Ormesson

Quand on parle deux ou trois langues, on utilise occasionnellement un mot de l'une dans une autre, simplement parce qu'ils viennent plus vite à l'esprit et semble mieux exprimer ce que l'on veut dire, per-

mettant aux subtilités de deux langues de s'interpénétrer.

Il est vrai qu'apprendre une langue prend du temps. Il ne s'agit pas seulement d'apprendre des mots et une grammaire, mais aussi de s'imprégner de sa logique, de son esprit. On a vu apparaître récemment des tentatives de simplification des langues les plus courantes (par exemple pour l'anglais: «night» remplacé par nite). Je ne crois pas qu'elles aient eu beaucoup de succès et c'est tant mieux. Une langue doit, à mon avis, être respectée.

Et il y a l'espéranto, langue internationale et paraît-il facile à apprendre. Bien que l'espéranto ait été créé dans l'idée de favoriser la paix et l'entente entre peuples, je ne suis pas certain que cela soit le bon moyen d'aborder le problème. Cela n'est en tout cas pas suffisant. L'espéranto existe depuis plus d'un siècle et a eu le soutien de personnes remarquables comme Albert Einstein ou Jean Rostand. Le mouvement espérantiste s'est beaucoup amplifié et il y a des sociétés d'espéranto dans beaucoup de pays. Mais cela n'a pas changé grand-chose dans les relations internationales et la guerre reste omniprésente sur la planète.

Pourtant le langage est déterminant tant pour la guerre que pour la paix. Comme le dit Arthur Köstler: «L'homme n'a pas d'arme plus terrible que le langage car on ne fait pas la guerre pour des terres, mais pour des mots» (Arthur Köstler, Janus, Calmann-Lévy, 1979). Peu importe finalement dans quelle langue des mots sont prononcés. L'uniformisation du langage ne semble pas améliorer les relations humaines. On peut faire la même constatation dans un tout autre domaine, à savoir la mondialisation/libéralisation qui prétend unir l'humanité dans un commerce généralisé censé profiter à tout le monde, mais qui aboutit en fait à l'exploitation des uns par les autres.

Il semble y avoir une croyance très répandue selon laquelle l'uniformi-

té permet une meilleure compréhension entre les hommes et évite les confrontations. On retrouve là le besoin de simplification propre aux hiérarchies de pouvoir. Il me semble que c'est au contraire la diversité qui est génératrice d'équilibre et d'harmonie. Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire (Luttes au pied de la lettre, Editions d'en bas, 2006), le côté destructeur du pouvoir est dû en bonne partie à son besoin de simplification. Une mosaïque de petites sociétés avec des cultures, des traditions et des économies de proximité diverses adaptées aux conditions de vie de la région qu'elles habitent, est mieux adaptée à la planète vivante Terre qu'une humanité mondialisée dans laquelle chacun est censé avoir les mêmes aspirations... et se comprendre par la même langue.

«J'ai appris l'italien pour parler au pape, l'espagnol pour parler à ma mère, l'anglais pour parler à ma tante, l'allemand pour parler à mes amis et le français pour me parler à moi-même».

Charles Quint

Si l'on décide de résider dans un autre pays pour un temps assez long, il me semble que par respect pour la société qui l'habite on devrait faire l'effort d'apprendre sa langue plutôt que de converser dans une troisième langue, que ce soit l'espéranto ou l'anglais. Bien sûr, l'anglais s'est imposé comme langue internationale et il est vrai que dans la plupart des pays on trouvera quelqu'un qui le comprend au moins un peu. Mon expérience à Taiwan et au Japon m'a montré que l'effort d'apprendre la langue du pays est perçu de manière très positive par les autochtones et mène rapidement à une compréhension réciproque même si les échanges sont laborieux au début.

Pierre Lehmann

Papa, maman, la bonne et moi

On parle de «langue maternelle». Comme si on ne parlait qu'avec sa mère! Or il y a la langue de la mère, la langue du père, la langue des parents, de la famille, et finalement la langue du milieu, de la localité où l'on vit, de l'école où sont scolarisés les enfants. Il y a donc quatre axes, quatre doigts, le pouce étant MOI, mes pensées qui se promènent toutes nues dans ma tête et que je vais «habiller» d'une langue pour les laisser sortir et aller vers les autres.

Exemple: Beatrix, Zurichoise, parle le suisse allemand. Elle étudie l'italien et fait un séjour linguistique en Italie. Là, elle rencontre Yasuo, Japonais. Le grand amour, ils se marient. Ils se parlent en italien, c'est leur langue de

couple, leur langue commune. Ce sera la langue de la famille et des enfants. Et on leur trouve du travail à Santiago du Chili et voilà que les enfants seront scolarisés en espagnol et utiliseront cette langue pour jouer avec leurs petits copains. Bien sûr les enfants parlent ces quatre langues.

Autre exemple: Alex, Français, rencontre Mariola, Polonaise, dans un congrès d'espéranto. Leur langue de couple, de famille, sera l'espéranto. Selon leur lieu de résidence, il se pourrait que la famille apprenne une quatrième langue. Là aussi, les enfants parleront trois à quatre langues.

Bien sûr on peut avoir une autre langue en plus parlée par une grand-

mère ou bien la langue du milieu qui change au fur et à mesure des déménagements; voyez les enfants des ambassadeurs.

Il y a divers systèmes pour l'éducation plurilingue des enfants: «une personne une langue», «la langue du premier étage, une autre langue au deuxième étage de la maison», «une langue quand papa est à la maison, une autre langue quand papa est au travail», et la liste n'est pas exhaustive.

Le 21 février est déclaré journée de la langue maternelle au niveau mondial.

Sophie Graubert

Une langue, un univers

Née en France en plein milieu de la Seconde Guerre mondiale, je suis arrivée en Suisse en 1966. Sans parler allemand. Un schéma bien installé: l'allemand est la langue des ennemis et pour ancrer cette idée, les films que j'avais pu voir résumaient la culture allemande à des soldats aboyant dans une langue mortelle «Schnell, schnell!». Donc blocage. A tel point que mon oreille était incapable de sai-

sir une seule syllabe de cette langue, la reproduire était encore plus impensable.

Puis, il y eut la rencontre de Suisses et Suissesses de langue allemande, des liens précieux d'amitié, au sein d'une activité commune.

Quelque chose s'est assoupli, permettant à la curiosité de montrer le bout

du nez. J'ai commencé d'avoir envie d'apprendre. Je suis très lente, je ne sais pas si un jour je me débrouillerai un peu avec cette langue. Ce que je sais, c'est que j'ai un plaisir immense à prononcer des mots, à en reconnaître d'autres. Les vibrations de l'allemand atteignent des zones endormies.

Une langue sculpte la personne. Une langue mobilise une catégorie de muscles spécifiques. Apprendre une nouvelle langue a un aspect très physique. Un aspect vibratoire comme le chant. Je ne peux que citer François Cheng, de langue maternelle chinoise et membre de l'Académie française: «Plus qu'une affaire de mémoire, on doit mobiliser son corps, son esprit, toute sa capacité de compréhension et d'imagination, puisqu'on apprend non un ensemble de mots et de règles, mais une manière de sentir, de percevoir, de raisonner, de déraisonner, de jurer, de prier et, finalement, d'être.»

Pour l'instant, je ne fais que soupçonner l'existence d'un nouvel univers mais j'en suis déjà satisfaite.

Janick Noverraz

Du Locle à l'Oberland bernois

Le Locle m'a vue naître en 1948. Depuis 1972, c'est l'Oberland bernois qui me voit évoluer. Que le Jura m'a manqué, même pour convoler en justes noces!

La vendeuse de la boulangerie-épicerie du village savait parfaitement le français mais attendait patiemment que je m'exprime en bon allemand (appris sans grande conviction à l'école) et ensuite progressivement en suisse-allemand. A nos trois enfants, je parlais naturellement la seule langue que je maîtrisais: le français! L'un d'entre eux avait même écrit dans une composition: «Ma mère parle bien le français car elle vient du Locle...». Maintenant encore, si je m'adresse en dialecte bernois à une personne inconnue, cette dernière m'observe curieusement, se demandant d'où vient cet étrange charmant accent!

Après mes 9 ans de scolarité obligatoire, j'étais partie une année dans une famille du Canton d'Argovie. C'était une famille d'enseignants, très gentille, avec laquelle j'ai gardé contact. Ces gens avaient tout de suite accepté notre demande, c'est-à-dire de me parler l'allemand appris à l'école. Ce que nous ne pouvions pas savoir, c'est que quelques années plus tard je m'établirais dans une région où n'est pas parlé le langage enseigné dans les établissements scolaires romands...

Les langues étrangères (et indigènes!) permettent de mieux comprendre les pays visités et d'être plus ouverts aux différentes régions linguistiques de notre pays riches en traditions et coutumes.

Josette Von Känel-Forster

En raison de l'abondance des contributions reçues, la place nous manque pour publier un article intitulé «Surf sur les langues». Nous le mettrons dans une prochaine édition.

Le sens des valeurs

«Certains capitaines de l'économie ont complètement perdu le sens des valeurs». C'est clair, c'est net (cf. Essor No 6, 2009, édito). Ces malfrats ont déclenché en 2008 une crise qui a, entre autres, précipité dans le malheur des foules de gens qui, vraisemblablement, ne s'en remettent jamais.

Et voilà qu'en 2009, ces mêmes malfrats ou leurs imitateurs, comme si rien ne s'était passé, repartent du même pied, dans les mêmes utopies fallacieuses avec l'espoir d'attraper de nouveaux nigauds.

N'êtes-vous pas d'accord qu'on fasse arrêter et qu'on leur inflige la pire des condamnations: «Père ne leur pardonne pas, car ils savent ce qu'ils font!»

Une tempête programmée

Au début de l'affaire des banquiers suisses, de rares commentateurs prévoyants avaient annoncé: «Les prochains seront les assureurs!». Le début de la campagne électorale du 7 mars prochain semble bien leur donner raison. En effet, à la gauche qui veut préserver les rentes «deuxième pilier» de ceux qui ont cotisé, la droite répond: «Pas question de continuer à faire un trou de six cents millions de francs dans le magot chaque année». A l'argument de la gauche – qui me convainc – les assureurs devront jouer des cartes maîtresses et davantage. Rira bien... qui pourra rire au soir du 7 mars!

Billet froid

«Jusques-à-quand» oh – oh Cicéron – quelques nigauds retardataires douteront-ils de l'effet de serre? Avec la fonte des glaces du Pôle Nord, nous avons perdu les effets bénéfiques du Gulf Stream. Conséquence, notre Suisse a passé d'un climat tempéré à un climat continental (étés torrides et hivers froids). Les spécialistes de la question – relayés par Al Gore et bien d'autres – nous disent et redisent cela depuis plus de vingt ans. Qu'on se le dise!

Quelles langues vont disparaître?

«Les chiffres sur les langues menacées de disparition sont alarmants. La dernière édition de l'Atlas de l'Unesco annonce 2511 langues en péril parmi les quelque 7000 langues vivantes de la planète. D'autres sources prévoient que 50% des langues actuelles auront disparu d'ici la fin du siècle. Ces prévisions sont fondées sur l'idée reçue qu'une langue parlée par moins de 10'000 locuteurs serait menacée. La disparition d'une langue reste toujours une atteinte à la diversité culturelle».

«La mondialisation et l'urbanisation grandissante ont pour effet de faire disparaître les langues les moins parlées au profit des grandes langues véhiculaires. Si on ne peut freiner ce mouvement, on peut cependant observer que les langues apparaissent et ressuscitent. Un allié de poids, Internet, favorise cette résistance».

La Recherche, avril 2009

La surpopulation: un danger pour la planète?

Depuis l'an 1 de l'ère chrétienne jusqu'à aujourd'hui, notre monde est passé de 250 millions à 6,7 milliards d'habitants. En augmentant de 4 milliards, la population planétaire a presque triplé depuis 1950. Nous avons toutes les preuves scientifiques que la planète ne pourra pas nourrir 9 milliards de Terriens en 2050 ou 17 milliards en 2100.

On parle de surpopulation lorsque les ressources disponibles pour une population vivant sur un territoire (ou

planète) limité deviennent insuffisantes pour durablement assurer la pérennité de cette population ou de sa descendance.

Ce thème n'est pas facile à aborder car nous vivons dans une civilisation qui ne parle que de croissance pour résoudre les problèmes du chômage et des rentes futures. Avez-vous un avis à ce sujet? Si oui, vous pouvez adresser votre contribution à Rémy Cosandey (voir adresse ci-contre).

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Emilie
Salamín-Amar, Edith Samba, Agnès
Zawodnik.

Administration et retours
L'Essor – Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@bluewin.ch

Abonnement annuel : Fr. 36.– (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 20 mars 2010
prochain forum : La surpopulation: un danger pour la planète?